Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 35 (1989)

Heft: 1

Rubrik: Les arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Edmond Leuba

NOTRE COUVERTURE

Jean TINGUELY

Pour celui qui n'a rencontré que fragmentairement l'œuvre de notre célèbre sculpteur fribourgeois et n'en a jamais vu un vaste ensemble — tel celui de Venise l'an dernier au Palais Grassi — la confrontation avec tant de ses sculptures au Centre Pompidou provoque un indéniable et violent choc émotionnel. C'est un mode inconnu, mystérieux, et troublant qui l'accueille ; monde créé à l'instar de celui où nous vivons fait de cruauté, de violence et de mort allégé heureusement de quelques lueurs grâce auxquelles la désespérance n'est plus totale car il s'y mêle un élément de pitié pour l'homme du XXe siècle, que nous sommes. En effet, plus que de sculpture c'est d'une complète « Weltanschauung » qu'il s'agit ici.

Il apparaît que, dès son approche du suprématisme de Malevitch, Tinguely ait dépouillé tout ce qui n'était pas l'essentiel de son message pour retenir surtout une discipline et une éthique. Son extrême et délirante richesse d'imagination, aussi bien dans le choix des éléments constitutifs que dans leur assemblage, ne laisse pourtant pas oublier que l'importance première n'est jamais accordée à la répartition des volumes ni à leur façon de trouer l'espace, traditionnellement le problème essentiel du sculpteur. Elle est remplacée par l'imminence du mouvement, héritée du cinétisme, mais ô combien modulée. L'exposition entière est animée d'une gigantesque pulsation qui lui confère sa vie propre. Inutile d'y rechercher un souci d'esthétisme — les notions du beau et du laid sont à jamais dépassées — mais un souci d'ingénieur (voire celui de l'horloger de Voltaire) veillant à ce que tout marche et roule. Il y a certes du démiurge chez Tinguely.

Il serait vain de tenter de suivre son évolution dans cette Grande Galerie du cinquième étage de Beaubourg, l'ordre chronologique étant sans cesse rompu par les exigences du placement ; mais on y trouve des représentations de chaque période importante qui jalonne 35 années de création : Les Méta, les Baboulas, les Mengele, les Philosophes, bien d'autres encore où s'enchevêtrent les éléments les plus hétérogènes, bois calcinés, décombres, roues, ossements, bucranes, tuyaux et ferrailles ; lesquels, réunis dans un esprit nettement dadaïste où l'instinct ludique rejoint l'humour noir, n'en atteignent pas moins une très grande intensité d'expression.

Il faut, laissant à la porte toute idée préétablie sur l'art plastique, ses séductions et ses exigences — encore qu'elle soit pleinement satisfaite devant les dessins et les gouaches préfaçant les grandes réalisations métalliques — se laisser emporter par le tourbillon de cette extraordinaire machinerie et comprendre à quel point elle pose la question existentielle des rapports de l'humain et du cosmos.

Jean Tinguely
Jean Tinguely travaillant à la sculpture mère de la série « Mengele »
Mengele, 1987 - 300 × 440 × 420 cm environ.
Collection privée. - Photo : Leonardo Bezzola, DR

A. Barriot

Philatélie Franco-Suisse
Art culturel Franco-Suisse

Pour la première fois, l'Administration des Postes suisses vient d'émettre un timbre commun avec la France.

Ces deux administrations ont choisi l'œuvre de Jean Tinguely « Méta », ce qui signifie pour ce dernier « métamécanique ». Représentation d'une multiplicité de mouvements à la recherche du hasard.

Jean Tinguely, né en 1925 à Neyruz, canton de Fribourg, a étudié la peinture à l'école des Beaux-Arts de Bâle de 1941 à 1945.

1953 voit son arrivée à Paris nanti d'une forte connaissance artistique et les premières naissances Méta : « Méta Malevitch » et « Méta Kandinsky ».

Il s'oriente alors vers des recherches plus approfondies sur la cinétique, formes plastiques animées de mouvements aléatoires créant de multiples figures en relief.

A la première Biennale de Paris, en 1959, « Métamatique 17 » a fait sensation. Machine à peindre qui produit à la minute une œuvre abstraite avec la complicité d'une autre personne. Elle instituait une relation entre deux données apparemment contradictoires.

Après les « Métarobots », les « Rotozazas », les années 70 virent la naissance de nouvelles « Méta », des mécaniques animées de mouvements réguliers.

C'est ainsi qu'à Bâle, devant le nouveau théâtre municipal se trouve la « fontaine du Carnaval », appelée aussi la « Fontaine du Théâtre » ou encore la « Fontaine de Tinguely », créée en 1977.

Composée de neuf parties mobiles de couleur noire qui, avec leurs effets différents, constituent un genre de jeu d'eau moderne.

Avec les « Métaharmonies », sculptures cinétiques dont il est le maître, Tinguely atteint le gigantisme.

Dans tous ses dessins préparatoires et épures, ses compositions réalisées au stylo-bille et feutres aux couleurs vives, cultivent la roue.

Clé de son Art, la roue symbolise le mouvement. La roue symbole de la vie et du progrès.

C'est donc ce symbole que nous retrouvons dans son œuvre « Métamécanique », représentée sur les deux timbres suisses et français.

Symbole que nous retrouvons dans les deux oblitérations, celle de Bâle et de Paris, représentant la « Fontaine du Carnaval ».

La sortie de ce timbre a été l'occasion d'une manifestation au Centre Culturel Pompidou, à Paris, le 25 novembre dernier.

Les timbres des deux pays étaient en vente et deux employés des postes helvétiques étaient venus spécialement à cette manifestation pour oblitérer le timbre suisse de 0,90 F.S.

Une enveloppe spéciale avait été éditée, affranchie avec les deux timbres, oblitérés chacun par l'oblitération de leur propre pays.

Ces deux timbres furent produits par l'Imprimerie des Timbres-Poste de Périgueux en héliogravure.

C'est la deuxième fois que la Suisse honore un de ses artistes. Pour l'émission des timbres Europa 1987, le graphiste Celestino Piatti de Dugginger (BE) avait sélectionné une œuvre de deux célèbres sculpteurs sur métal : Le « Scarabée » de Bernard Luginbuhl, originaire de Mötschwil (BE) et la « Fontaine du Carnaval » de Jean Tinguely.

LITTERATURE

Des Suisses en esclavage

Vers 1850, la misère a contraint ouvriers et paysans de Suisse centrale à émigrer vers les Amériques. Un roman pour une histoire absente des manuels.

Le rafiot grince et craque sous la poussée des vagues. C'est son dernier voyage : la vapeur va remplacer les voiles. Les émigrants suisses qui crèvent de trouille et de mal de mer au fond des cales ont bien du mal à évoquer l'image du paradis vers lequel ils voguent : Ibica, la terre grasse et féconde, la terre des caféiers, au Brésil. Ceux qui arriveront vivants, passé les grands calmes et les tempêtes, devront encore affronter une marche forcée de trois semaines, un climat incompréhensible pour ces montagnards, et surtout des conditions de travail proches de l'esclavage.

Le rêve brésilien part en lambeaux. Depuis des années, il se nourrissait de lecture du « Colon », organe officiel de l'émigration, des lettres de parents déjà partis. *« O pauvre Suisse qu'on croit libre !... Pour savoir ce que c'est que la liberté, il faut venir en Amérique... Les denrées alimentaires sont très bon marché au Brésil : tout pousse ici en toute saison. Ici c'est l'été quand c'est l'hiver chez nous »,* écrit Pancratius Barandun, émigré grison, dans « Le Colon ».

Dans ces années 1850, le mirage des Etats-Unis commence à s'effacer. L'immigration devient difficile, les escrocs nombreux. En Suisse centrale, la situation des paysans est de plus en plus précaire. Dans l'industrie textile, la concurrence britannique fait chuter les salaires au-dessous du seuil de survie. Les communes se résolvent à avancer l'argent du voyage dans l'espoir de se débarrasser des familles les plus pauvres. Ainsi, en 1855, cette horde misérable de quelque deux cent cinquante Suisses, hommes, femmes, enfants, qui embarquent pour le Brésil. A leur tête, l'instituteur Thomas Davatz. Les pires épreuves, il prendra sur lui de rédiger le journal de leur épopée. Ce carnet manuscrit sert de fil conducteur au roman historique d'Eveline Hasler, « Ibicaba, le Paradis dans la Tête ». Déjà l'histoire d'« Anna Göldin, Dernière Sorcière » abordait l'histoire du côté des vaincus, dans l'ombre de la version officielle et optimiste. Anna Göldin, qui fut brûlée dans le Pays de Glaris pour avoir manifesté un peu de liberté d'esprit, est la sœur en révolte de Barbara, la fille mère d'Ibicaba, forcée de fuir son pays pour trouver une survie possible.

Ces personnages exemplaires, Eveline Hasler ne les a pas inventés. Pour écrire l'histoire d'Anna, elle a fouillé les archives. Un vieil instituteur lui a remis le carnet de voyages de Thomas Davatz, son aïeul. A partir de ce récit, elle a consulté les témoignages parus dans « Le Colon ». A la Bibliothèque nationale de Berne, elle a déchiffré les lettres des émigrés. Un voyage sur place lui a permis d'intérioriser le paysage, d'imaginer la vie des colons. Les patronymes suisses sont encore nombreux dans l'annuaire téléphonique de Campinas : en cent trente ans, les émigrants malheureux se sont fondus dans la population brésilienne, gardant un souvenir vague de leurs origines.

« Ibicaba » est l'histoire d'un échec, celle de ce que les manuels ne retiennent pas. Au Brésil, les Suisses rescapés de la traversée trouvèrent des conditions de vie proches de l'esclavage. Le senhor Vergueiro, propriétaire de la plantation, faisait venir des Suisses parce que le coût du transport des Africains était devenu prohibitif et la traite relativement impopulaire. Mais l'organisation de la colonie fonctionnait sur un système d'endettement et d'obligation d'achat qui liait les colons aussi bien qu'un statut d'esclave. Balances faussées, cours du café artificiellement bas, paiements en bons sur les entrepôts du patron, jusqu'au courrier vers la Suisse qui était censuré par les sbires de Vergueiro. Il fallut le courage désespéré de Thomas Davatz, qui rédigea et fit passer clandestinement un rapport dénonçant l'exploitation des Suisses, pour que Berne envoie un inspecteur et que les conditions s'améliorent un peu après une révolte des colons.

Certains, comme Davatz, rentrèrent au pays pauvres et amers. D'autres, plus jeunes, capables de s'adapter, finirent par se fondre dans la population locale. Eveline Hasler raconte leur histoire en tissant la trame romanesque de citations tirées des documents d'époque. Ce coup de projecteur sur l'histoire évacuée, qui a connu un succès immense en Suisse allemande et en Allemagne, devrait aussi passionner les lecteurs romands.

Isabelle Rüf

« Ibicaba, le Paradis dans la Tête ». D'Eveline Hasler. Traduction Monique Picard. Zoé, 210 p.

ARTS

Edmond Leuba

Sait-on que les Jeux Olympiques de Séoul n'étaient pas uniquement consacrés à la gloire du sport mais qu'ils se doublaient d'une olympiade de l'art où étaient invités les pays participants ? Que la Suisse y figurait, représentée notamment par deux sculpteurs dont l'un, Condé appartient à la Section de Paris de la S.P.S.A.S. ; dont l'œuvre importante, une sculpture en inox de 2,72 m de hauteur, orne désormais le Parc Olympique de la Capitale de la Corée du Sud.